

L'organisme-tête social
La Dreigliederung sociale comme tâche de la pédagogie Waldorf — Partie III
Stephan Eisenhut

La pédagogie Waldorf est véritablement prédisposée pour permettre le développement d'une compréhension de l'économie conforme à l'époque. Déjà lors de la fondation de la première école Waldorf, le problème existait, il est vrai, qu'il y eût à peine des êtres humains qui pouvaient communiquer une telle compréhension. Le présent article tente de jeter un coup d'œil sur les positionnements interrogatifs centraux de la vie économique et met en évidence le fait concret qu'ils ne sont pas présents dans la conscience quotidienne. Si l'on parvenait à en éveiller l'intérêt des élèves pour ces questions, alors un amour pour les affaires du monde les rendrait capables de les affronter en développant une compréhension pour la remise en état des institutions économiques d'intérêts publics.

La question cardinale de la vie économique c'est la question de la formation des prix.¹ Comment peut-on parvenir, dans une économie qui repose sur la division/partage du travail, à ce que les produits pour les denrées et prestations de service qui sont indispensables dans un domaine déterminé, adoptent un montant qui permettent une péréquation juste ? On ne peut juger de manière abstraite d'une telle question. L'individu isolé que je suis ne peut pas savoir si le prix que je dois avoir en vue pour une denrée ou une prestation de service, afin de couvrir mes propres tâches est juste, à partir de la perspective économique d'ensemble. Or il est vrai que les êtres humains qui réfléchissent là-dessus sont extrêmement rares en tout état de cause. C'est pourtant une question importante que la vie économique a à résoudre.

Tâche de la science économique

La doctrine économique compte sur les sciences politiques. Son objet de recherche c'est la structure économique. Puisqu'il apparaît presque impossible à l'individu d'avoir une influence sur cette structure, l'opinion en a ressorti que celle-ci ne peut être mise en œuvre que par la politique. C'est la raison pour laquelle les politiques sont en quête de conseils auprès de la science économique lorsqu'il s'agit pour eux de créer des institutions et des lois qui aient l'influence la plus favorable sur la structure économique. Est dès lors considéré en général favorable ce qui sert donc l'état et le politique, à cette occasion, pour maîtriser ses problèmes.²

Il se révèle nonobstant rapidement que le domaine de l'économie est globalement mondial, alors que les domaines politiques sont régionalement délimitées. « La Terre entière pensée comme un organisme économique c'est l'organisme social. »³, explique clairement Rudolf Steiner dans le *Cours d'Économie Politique (CEP)*. Les états individuels avec leurs frontières territoriales recouvrent cet organisme social à l'instar d'une structure cellulaire. Mais ils ne doivent pas (*dürfen* = avoir la permission ici) être eux-mêmes considérés comme des organismes autonomes [économiquement s'entend ici, *ndt*], mais purement et simplement comme des organismes sociaux. Le mouvement de la *Dreigliederung* repose sur la connaissance que le domaine économique ne peut pas être organisé à partir du domaine de la vie politique si l'on se conforme à la réalité des choses. Ainsi s'oppose-t-elle à une conception qui est aujourd'hui considérée par la plupart des gens, comme la plus grande des choses qui aillent naturellement de soi. [raison pour laquelle la *Dreigliederung* est enter autre aussi une « voix prophétique qui retentit dans le désert des âmes », *ndt*] Or les êtres humains désirent à présent tout organiser de manière démocratique. On ne remarque même pas que la démocratie est sapée, lorsque la structure économique est organisée à partir du politique.⁴ La vie économique doit donc développer nécessairement des organes communs d'intérêt public (*Gemeinschaftsorgane*), qui permettent seulement une configuration concrète de sa structure principalement. Les êtres humains qui sont actifs dans ces organes d'intérêts économiques publics, ont besoin, cela va de soi, des conseils de ceux qui ont acquis par leur activité individuelle et leur savoir, les compétences pour en former les domaines respectifs. Or un tel conseil ne peut s'ensuivre que d'une vie de l'esprit autonome et indépendante des intérêts politiques. [voilà le hic !, *ndt*]

Démarche évolutive

Dans les contributions au sujet de la pédagogie Waldorf et de l'idée de la *Dreigliederung*, on a montré pourquoi ce qui est prédisposé chez l'enfant dans le premier septennat de la vie, a une influence sur la manière dont l'être

1 Voir Rudolf Steiner : *Cours d'économie politique (GA340)*, Dornach 2002, p.49.

2 De nombreux économistes ont actuellement l'impression qu'il s'agit pour les politiques de porter préjudice au maximum pour les petites et moyennes entreprises. [Peut-être que celles-ci ne les financent pas autant que le *Big-pharma* ?, *ndt*]

3 **GA 340**, p.22.

4 Voir Johannes Mosmann : *Le mystère du pouvoir — la démocratie élargie*. Partie V, dans *Die Drei* 6/2020, p.19. [Traduit en français : DDJM620.Doc, *ndt*]

humain adulte peut s'insérer dans la vie spirituelle⁵, et comment ce qui est prédisposé dans le deuxième septennat de vie, est en relation avec le développement de la vie juridique.⁶ Cette contribution va montrer de quelle manière le troisième septennat de vie est en relation avec le développement des facultés qui sont nécessaires à la formation d'un organe de communauté publique de la vie économique — que Rudolf Steiner a désigné généralement par le terme « d'associations (*Assoziationen*) ».

Le développement de l'enfant peut être compris à partir de l'interaction entre l'être humain supérieur et celui inférieur. Le petit enfant vit dans son entourage et saisit son corps par les membres. Apprendre à marcher — apprendre à parler — apprendre à penser ce sont ici les trois progressions à effectuer.⁷ À partir des membres le mental (*Kopfgeist*) doit s'éveiller progressivement. Dans le premier septennat de vie l'enfant imite tout ce qui se passe dans son entourage. Cela va jusqu'au comportement moral de ses personnes intimes de références. Ce qu'il peut imiter, agit dès lors en formant le corps et par conséquent sur la constitution de l'être humain, avec laquelle celui-ci devra avancer dans la vie. Dans le deuxième septennat, l'enfant doit apprendre à vivre dans ce qu'un autre être humain lui dit en étant capable de s'y plonger totalement. Il peut seulement cela s'il rencontre des enseignants qui peuvent être pour lui des autorités. Cela dépend par conséquent ici aussi à partir de quelles impulsions morales l'enseignant façonne son enseignement. L'enfant distingue totalement par instinct si l'enseignant est pour lui une autorité ou pas. S'il apprend à respirer correctement à partir de ce qui émane d'un autre être humain, alors il peut mettre cela en harmonie au niveau de sa vie du sentiment avec ce qu'il apporte lui-même dans la vie. S'il ne peut pas développer correctement son sentiment, alors cela conduit plus tard dans la vie à une attitude de sujétion passive à l'autorité. Le sentiment du droit est prédisposé de manière décisive par l'art et la manière dont ses enseignants s'opposent à l'enfant. Dans le troisième septennat il développe son jugement autonome, mais l'instinct sexuel s'éveille aussi. Si l'enseignant parvient à susciter chez l'enfant un intérêt authentique à l'égard du monde, alors l'amour égoïste peut être élargi à l'amour du monde. Or cela est une faculté de première nécessité à l'organisation d'une économie associative

Renversement

Rudolf Steiner ne cesse de restaurer des relations entre la *Dreigliederung* de l'être humain et celle de l'organisme social. À cette occasion, il provoque constamment ses auditeurs par des renversements surprenants de leurs relations respectives. Ainsi compare-t-il la vie économique au système neurosensoriel et non pas, par exemple, comme beaucoup s'attendent tout d'abord, au système métabolique. L'organisme tête est l'organe avec lequel nous formons nos représentations et avec lequel nous nous insérons dans la conscience de veille dans le monde qui nous entoure. Nous ressentons avec le cœur, quant à notre essence volontaire, nous la saisissons avec notre système métabolique-locomoteur. Tandis que nous formons cérébralement notre conscience de veille et que nous vivons dans nos sentiments en rêvant au sein du système rythmique, notre système d'échanges métaboliques se déroule complètement indépendamment de notre conscience d'éveil ou de rêve. En règle générale, nous dormons ces processus.

Par contre, nous devons nous représenter l'organisme social avec la tête se trouvant en bas : l'organisme économique terrestre est en bas, le système métabolique et locomoteur de cette organisme fait saillie vers le haut en étant invisible et en pénétrant dans le Cosmos.⁸ L'être humain individuel se dresse avec la conscience cérébrale au-dessus de l'organisme économique. Il est vrai qu'une toute petite partie seulement en est perceptible, car [avec sa conscience ponctuelle physique, *ndt*] il se trouve avec son corps physique à un moment donné à un endroit déterminé [cet endroit étant souvent la vallée de larmes terrestre, *ndt*]. Avec ses forces de convoitise il se trouve dans cet organisme économique, car il convoite en effet les denrées et prestations de service que d'autres êtres humains produisent pour lui en d'autres lieux de production. Exprimé en images, on peut dire que dans l'organisme humain les membres indiquent le centre de la Terre, alors que dans l'organisme social ces membres sont orientés vers le Cosmos.

La grande question de la vie économique moderne c'est de savoir comment les denrées et prestations de service sont ainsi produites et réparties en étant socialement et environnementalement conciliables, de sorte qu'une existence terrestre convenable soit rendue possible pour chaque être humain. L'idée que ceci est à

5 Stephan Eisenhut : *Fondements évolutifs d'une libre vie de l'esprit — La Dreigliederung sociale comme tâche de la pédagogie Waldorf* — Partie I, dans *Die Drei* 11/2019, pp.33 et suiv. [traduction française DDSE1119.Doc, ci-jointe. *ndt*]

6 Du même auteur : *Vie juridique et sensibilité juridique* dans *Die Drei* 5/2020, pp.57 et suiv. [Traduction française, DDSE520.Doc, *ndt*] ; ainsi que la considération intermédiaire : *La maladie respiratoire comme problème de démocratie* dans *Die Drei* 6/2020, pp.31 et suiv. [Traduction française, DDSE620.pdf, *ndt*]

7 Rudolf Steiner : *La pratique pédagogique du point de vue de la connaissance de l'être humain par la science spirituelle (GA 306)*, Dornach 1989, pp.33 et suiv.

8 Voir du même auteur : *Impulsions du passé et de l'avenir dans l'événementiel social (GA 190)*, Dornach 1980, p.43.

produire en laissant faire les forces anonymes du marché, cela mène toujours de manière dangereuse *ad absurdum*. Cela déclenche la contre-réaction de vouloir régler le problème à partir de l'état politique par la conscience cérébrale. Mais ce moyen est aussi condamné à l'échec. Car au travers de notre conscience cérébrale, nous devenons conscients de nous-mêmes d'une manière tout d'abord très extérieure. Cette conscience de veille nous devons activement l'élargir si nous voulons découvrir des solutions conformes à la réalité de la question sociale. Au travers de cette « mise à l'école de soi » nous apprenons à conférer une conduite intérieure à notre être humain inférieur, qui s'extériorise tout d'abord par ses convoitises égoïstes, en ce qui concerne notre propre personne dans la conscience habituelle de veille (chez autrui, par contre, nous le remarquons nonobstant très rapidement). La force de convoitise se transforme de ce fait en force d'amour. Rudolf Steiner ne cesse de mettre en évidence que la question sociale ne se laisse pas résoudre sans la science de l'esprit. Car celle-ci montre un chemin pour pouvoir apprendre à nous rattacher de nouveau consciemment aux forces du Cosmos. À ces forces périphériques — quand bien même en dormant — nous sommes reliés par le système métabolique et locomoteur. Dans la mesure où nous parvenons à devenir conscients de cette périphérie spirituelle, des forces édifiantes affluent dans l'organisme social.

« Sommeil social » dans la vie économique

Si l'on envisage l'organisme social sous le point de vue des trois états de conscience, éveillé, rêveur et endormi, il en résulte tout d'abord une surprenante inversion. Nous sommes notoirement « éveillés » — non pas dans l'organe qui, dans l'organisme corporel correspond à la tête — mais plutôt dans la vie spirituelle. Alors que dans le système métabolique et locomoteur nous dormons, nous formons dans la vie spirituelle — et donc là où nous nous rencontrons comme êtres humains individuels et où nous échangeons souvent des controverses — notre « éveil social ». Ceci est possible parce que « ayant été éduqués à l'observation sensorielle — nous pûmes développer une claire conscience représentative qui nous rend capables de distinguer entre, par exemple, la vérité et le mensonge ou selon le cas l'erreur. La sphère de la vie juridique s'organise à partir du sentiment du droit. Des processus décisionnels démocratiques s'ensuivent — particulièrement là où l'on vise à une unanimité relativement rapide — à partir d'une conscience collective. C'est pourquoi Rudolf Steiner parle ici d'un « rêve social ». Dans la vie économique par contre, qu'il compare à l'organisme tête, il parle d'un « sommeil social ».⁹

Très rares sont les êtres humains qui posent des questions concernant au sens véritable la vie économique. Carrément de nombreux entrepreneurs ont plutôt même des problèmes avec ces questions, puisqu'elles ne peuvent pas être directement mises en œuvre. C'est pourquoi ils se concentrent sur les intérêts de gestion de leur entreprise, laquelle est censée « bien se placer » sur le marché. Lors d'une considération plus précise, on s'aperçoit que beaucoup de questions qui se posent en référence à l'économie, concernent au fond la vie spirituelle. Pour les questions de la vie économique proprement dite, c'est la vigilance qui fait défaut. Si l'un ou l'autre commence à s'éveiller pour les questions économiques réelles, alors il ne peut guère tout d'abord faire grand-chose, parce qu'il se retrouve largement au milieu d'une société de dormeurs. Mais il pourrait aussi succomber à la tentation d'exploiter cet état pour ses propres buts.

Le système monétaire est tout particulièrement une institution de la vie économique qui peut être facilement occupée par des intérêts de groupes égoïstes. L'état n'a guère la capacité d'offrir une protection efficace contre cela, parce qu'il peut lui-même devenir un instrument pour tels intérêts. Ceux-ci peuvent mettre à profit le fait que la vie juridique est portée par une conscience collective rêveuse. Il faut seulement veiller pour cela à ce que la conscience individuelle vigilante, qui doit se former dans la vie spirituelle, soit le plus possible refoulée.¹⁰

Le système monétaire comme organisation de perception

Dans l'organisme tête se concentre le système neurosensoriel. Par celui-ci nous prenons conscience du monde, ou selon le cas, nous nous éveillons pour celui-ci. L'organisme économique mondial est comparable à un organisme-tête qui ne pourrait encore former aucune organisation neurosensorielle fonctionnelle. D'une certaine manière cet organisme — d'une manière analogue à ce qui se passe pour le développement de l'enfant — doit être progressivement éveillé.

Lors du passage du Moyen-Âge à l'époque moderne, on peut très bien observer la manière dont un organe-miroir veut se former tandis que cette évolution se voit perturbée et faussée par des enjeux d'intérêts particuliers.

9 Dur même auteur : *Le pont entre la spiritualité du monde et le physique de l'être humain (GA 202)*, Dornach 1988, pp.37 et suiv.

10 Un tel refoulement de la conscience individuelle peut être atteint, selon Rudolf Steiner, si de la part des autorités sociétales (dirigeants ecclésiastiques, ministres, députés, etc..) le mensonge est systématiquement répandu. Voir du même auteur : *Facteurs de guérison pour l'organisme social (GA198)*, Dornach 1984, pp.124 et suiv.

Que des marchands activent le commerce avec des pays éloignés, c'est un fait qui peut être observé très loin en arrière dans l'histoire de l'humanité. Les marchands eurent toujours avec cela aussi la fonction de transmettre des informations des pays lointains. Néanmoins, aux temps modernes, un virage fondamental s'amorce qui apporte quelque chose de complètement nouveau et qui accompagne la naissance des banques modernes. À présent seulement, l'organisme économique commence à s'articuler en un membre autonome. Les banques y jouent ici un rôle central.

Les premières banques modernes étaient de purs prestataires d'opérations de paiement et non pas des banques de crédit, qui accordent des crédits productifs à long terme. Ces dernières représentent une évolution tardive des temps modernes d'une tout autre qualité. Il est caractérisé comme important de distinguer strictement l'organisation d'opérations de paiement de celle des opérations de crédit. Les commerçants ne finançaient pas leurs affaires en règle générale en ayant recours au crédit, pour eux, les banques étaient porteuses et médiatrices d'opérations de paiement. Ce sont seulement les princes des temps modernes et leurs conseillers qui aspiraient fortement à un état national puissant, qui commencèrent à reconnaître la signification du crédit productif pour le développement de l'économie politique (*Volkswirtschaft*).¹¹

Dans le *CEP*, Rudolf Steiner a articulé le processus de l'argent en paiement, prêt et don. Le « paiement » dépend de l'évolution des opérations de paiement, alors que les « prêt » et « don » par contre, dépendent de la naissance et de l'utilisation du capital. Or l'administration de l'argent est imputée à la vie économique, alors que celle du capital est une tâche qui relève de la vie spirituelle [parce qu'elle est entre autre toujours reliée à une « idée », *ndt*]. Or face à une telle affirmation très peu de gens peuvent concrètement commencer quelque chose. Ils ne savent même pas la différence qualitative entre un compte courant de virement et un compte d'épargne, quoique dans leur quotidien, ils les manipulent régulièrement et massivement. Ils savent purement et simplement la manière dont ces comptes peuvent être utilisés pour réaliser leurs objectifs, mais non pas comment ils agissent dans le processus d'économie politique. La doctrine d'économie politique fait pour la moins la différence entre « argent » et « crédit », parce que le premier dépend de l'évolution des opérations de paiement, le dernier de l'évolution des formes de banque qui originellement accumulent le capital et ensuite le prêtent. Pourtant au lieu d'aborder la différenciation plus avant et de la faire progresser entre « prêt » et « don », l'argent et le crédit sont constamment mélangés dans le système bancaire moderne et dans le même temps rattachés aux intérêts de l'état. Or pour la vie économique, cela a pour conséquence que les opérations de paiement — outre leur fonction pour les individus — ne peuvent pas évoluer vers un organe sain en vue de la perception des processus économiques.¹²

L'évolution des opérations de paiement

Que l'on se représente la situation d'un marchand médiéval : chaque petite principauté frappait sa monnaie à l'effigie de son prince en métaux nobles comme l'argent et l'or. Pour un marchand, l'argent était une denrée comme une autre. Il avait une valeur substantielle, notoirement celle du métal de la pièce. Laquelle était véritablement censée concorder exactement à la valeur de son estampage. Or c'était au plus rarement le cas, car les pièces étaient autant détériorées du côté de l'état que du côté du privé. C'est pour cette raison qu'au 12^{ème} siècle, en Italie tout d'abord, la profession de changeur de monnaies ou banquier se mit à reflourir. Cette profession offrait aux marchands étrangers d'échanger leurs monnaies contre un léger rabais sur leur valeur. Ces changeurs de monnaies furent rapidement capables, sur la base de leur expérience et techniques de mesures, d'évaluer la qualité des diverses monnaies.

Dans la transition vers l'époque moderne, — celle-ci s'accompagnant de l'élargissement de la conquête des espaces extérieurs — le commerce au loin commença à s'intensifier. Parallèlement à cela, des changements innovateurs se produisirent dans le système monétaire. L'un d'eux fut l'introduction du change [ou chèque, *ndt*]. Lorsqu'un marchand partait en voyage pour un lieu d'échange étranger, il remettait au changeur de l'endroit le montant qu'il voulait utiliser pour ses affaires commerciales. On lui délivrait en contre-partie ensuite une lettre de change qu'il pouvait encaisser chez un autre changeur d'un autre lieu d'échange correspondant. Ce qui avait été originellement imaginé comme une mesure de protection vis-à-vis des voleurs de grands chemins, mena

11 Voir Josef Löffelholz : *Die Geschichte der Banken [L'histoire des banques]* dans, du même auteur & Karl Theisinger (éditeurs) : *Die Bank : Lehrbuch und Nachschlagwerk des Bank und Sparkassenwesens [La banque : Manuel et œuvre en retour du système des banques et des caisses d'épargne]*, Wiesbaden 1952, p.14.

12 Avec le développement actuel des monnaies numériques, la voie se prépare certes de nouveau vers une dissociation entre opérations de paiements et fonctions de crédits. Chaque citoyen reçoit un compte de pour sa monnaie numérique de la part de la banque centrale et peut réaliser ses paiements dessus. Le problème c'est nonobstant que de ce fait, les informations reliées à ces paiements sont mises simplement à la disposition d'un petit groupe de personnes qui peuvent, sur cette base, prendre des décisions de conduite économique.

rapidement à la mise en place d'un réseau de *Kampsoren*, comme on désignait alors ces commerces de changes. De ce fait des opérations de paiements sécurisées sans numéraires (par virements, chèques ou mandats) furent possibles. Les changeurs se réunissaient généralement quatre fois l'an dans ce qu'on appelait des messes de change (*Wechselmessen*), lors desquelles ils soldaient réciproquement leurs lettres de changes qu'ils avaient émises.¹³ Le pas suivant fut d'émettre une lettre de change, non pas contre une mise de fonds en « espèces sonnantes et trébuchantes » mais contre un crédit commercial à court terme. Le marchand se procurait l'argent comptant dans la ville où il voulait acheter en signant une lettre de change. Il devait la convertir — en général après 3 mois — dans la ville où il vendait auprès de la banque correspondante du changeur. Une autre innovation fut la configuration du change comme un *indossament*. Cette fois le marchand ne s'endette plus vis-à-vis d'un changeur, mais plutôt directement auprès d'un autre marchand. À partir de ce crédit de marchandises à court terme, un moyen de paiement prend naissance avec une marque de virement « sur soi » (en italien « *in dosso* ») qui pouvait être transmise. Le change fut associé à des règles strictes, un paiement en retour dont l'échéance n'était pas respectée se voyait sévèrement sanctionné.

Avec l'activité commerciale croissante, le besoin surgit d'organiser aussi des opérations locales de paiement également sans numéraire. C'est ici que se développèrent les banques de virement, comme on les a appelées. Les acheteurs payaient leurs montants en n'importe quelle monnaie et en recevaient sur un compte le montant dans un denrée de compensation qui étaient portée à leur crédit, celle-ci était étalonnée sur une valeur déterminée (par exemple, 12 gr d'or fin = une unité monétaire). Sur cette voie les paiements entre acheteurs s'organisaient essentiellement plus facilement. On n'avait plus besoin d'expertise par exemple, qui déterminait la valeur des diverses monnaies. Étant donné que les pièces d'or et les lingots d'argent commencèrent à s'accumuler progressivement dans les trésors, cela corrompit les banquiers qui fomentèrent des affaires commerciales spéculatives avec ces dépôts ; une gestion des affaires qui ne va pas sans danger et qui pouvait aisément s'achever dans une catastrophe bancaire [et au fond d'un cachot, *ndt*]. Ces dépôts furent encore augmentés pour les opérations de crédit mises à profit par les princes mondains ou religieux. On n'exigeait pas de taux d'intérêt en contrepartie, mais on tombait d'accord sur les privilèges commerciaux, douaniers et fiscaux qu'on obtenait en compensation.

Le développement des billets de banque

Les banques des orfèvres qui s'étaient établies à Londres, après 1640, furent une particularité historique. Un événement qui les précéda illustra très bien le fait qu'un réseau d'opérations de paiement est un système de perception de la vie économique. Jusque-là, les commerçants avaient utilisé la Tour royale de Londres pour y conserver et stocker à l'abri leur argent disponible. Charles 1^{er} eut besoin, il est vrai de moyens financiers urgents pour mener la guerre étant donné que les Écossais s'étaient soulevés contre lui, ainsi envisagea-t-il de mettre la main sur le magot déposé dans la tour [qui lui appartenait de fait, *ndt*] sans autre forme de procès. Une panique se déclencha là-dessus parmi les marchands. Il était clair pour eux que ces pertes de paiements fileraient à la vitesse du vent à l'étranger, ce qui aurait non seulement de graves conséquences pour leur réputation mais plus encore réglerait son compte à la totalité du commerce. Charles I^{er} fut prêt à se raviser seulement parce que les marchands furent en mesure de faire comprendre au roi, d'une manière crédible, les conséquences de son acte pour le développement économique de l'Angleterre. Un compromis intervint donc sous la forme du tiers de la somme réquisitionnée qui fut commuée et avancée au roi à titre de prêt à intérêt ; les marchands purent honorer leurs obligations de paiement à temps et la crise fut écartée. Mais la confiance dans le couronne en fut durablement détruite.¹⁴

Les orfèvres de Londres — qui étaient dans le même temps commerçants en métaux précieux — tirèrent profit de ce fait. Car ceux-ci disposaient de trésors très bien protégés pour leurs denrées précieuses. Ils proposèrent donc aux marchands un lieu sûr pour y conserver leur argent disponible. Ils reconnurent aussi très tôt que malgré les encaissements et les dépenses, un certain reliquat d'argent restait toujours qui pouvait être utilisé pour des crédits lucratifs à court termes. Ils développèrent aussi cependant un instrument, qui simplifierait durablement les paiements des commerçants sous la forme des *goldsmith's notes*, qui passèrent pour les précurseurs des billets de banque. C'étaient pour ainsi dire des quittances normalisées sur des montants fixés qui étaient transmissibles. Les marchands pouvaient donc payer directement avec ces quittances, parce qu'ils avaient confiance du fait que l'or ou l'argent réel se trouvait effectivement conservé en sûreté au trésor des orfèvres. En outre ces orfèvres proposèrent à leurs clients la reprise de comptabilité de la caisse et des affaires

13 Voir à l'endroit cité précédemment, pp.5 et suiv. [Voir la note 11, *ndt*]

14 Voir Mentor Bouniatan : *Die Geschichte der Handelskrisen in England in Zusammenhang mit der Entwicklung des englischen Wirtschaftslebens 1640-1840 [L'histoire des crises commerciales en Angleterre dans le contexte de la vie économique anglaise 1640-1840]* Munich 1908, pp.3 et suiv.

d'encaissement. De telles innovations menèrent nécessairement par surcroît à ce que de plus en plus de richesses s'accumulèrent dans les trésors ce qui permettait aux orfèvres, à côté de leurs propres opérations de paiement, de mener des affaires lucratives annexes avec des adjudications de crédit.

La conséquence en fut que l'augmentation quantitative des moyens de paiements en circulation car, outre les quittances par les adjudications de crédit, les monnaies circulaient aussi dans le même temps qui véritablement devaient se trouver dans le trésor. En outre, la convoitise gouvernementale en fut appâtée laquelle se trouvait toujours en détresse financière. La liaison d'un instrument de la vie économique avec les intérêts du pouvoir politique est nonobstant une combinaison dangereuse. Exemple fut ici le gouvernement de Charles II qui agit d'une manière particulièrement dépensière. Celui-ci s'endetta dans une mesure toujours plus grande auprès des banques des orfèvres ; ces dernières avaient confiance dans le fait que le remboursement serait possible à partir des recouvrements des impôts. Mais en quelque moment que ce soit ceux-ci seraient nécessaires pour réarmer la flotte en vue d'une nouvelle guerre contre les Pays Bas. À l'époque déjà le système économique était un système en équilibre sensible dans lequel on ne pouvait plus intervenir de manière arbitraire. Or le gouvernement méconnaissait cela. Charles II crut encore pouvoir exposer les remboursements de ses dettes aux orfèvres en 1672 pour un an. La répercussion fut encore plus funeste qu'en 1640. Les marchands reconnurent que leurs dépôts auprès des orfèvres étaient bel et bien perdus ce qui provoqua une incapacité brusque et violente de paiement. Le commerce s'effondra totalement, les banquiers allèrent le plus souvent à la banqueroute. On estime que dix mille familles furent touchées par cette meure gouvernementale et furent en partie totalement ruinées.¹⁵

L'exemple montre combien il est important d'édifier un système d'opérations de paiement qui soit à l'abri des perturbations pour la vie économique. Or un tel système doit pouvoir fonctionner avec la plus grande autonomie possible, s'il veut réaliser son objectif. Pourtant aussi bien l'état que les entreprises privées le refusaient parce qu'ils laissaient agir sur lui, de l'extérieur, des intérêts personnels égoïstes. Ce besoin en un institut bancaire public mena en 1694 à la fondation de la *Bank of England*, une banque d'émission privée, dotée de privilèges étatiques à partir de laquelle devait se développer la Banque centrale, comme « banque des banques » et la « banque d'état ». Pourtant, même sur cette fondation aussi on pourrait dire qu'il y eut une ombre car le point de départ en furent les intérêts financiers du roi qui voulait réarmer pour repartir en guerre — cette fois contre la France.¹⁶ Cela coûta des sommes énormes qui, pour la première fois, étaient apportées par des actionnaires — un consortium de marchands. Pour ce crédit, la banque reçut pour la première fois un privilège d'émission de billets de banque à durée limitée. Certes d'autres financements de l'état en étaient exclus dans ses statuts fondateurs, mais nonobstant cela, des besoins politiques et économiques s'y rattachaient d'une mauvaise manière. En outre, une évolution s'amorça qui entremêla désormais opérations de paiements et affaires de crédit, les unes avec les autres : une banque fut créée « qui pour la première fois dans l'histoire fut censée activer toutes les banques y compris celles d'émissions de billets »¹⁷.

Cette évolution suivait pourtant une nécessité interne, car on devait trouver un moyen pour adapter la quantité des moyens de paiement en circulation au besoin d'une vie économique qui avait à approvisionner une population croissante. La *Bank of England* se développa aussi, et avec beaucoup de succès, sous la direction du marchand écossais, William Patterson ; car celui-ci relia la création d'argent aux stricts points de vue des commerçants. À partir des expériences des *Goldsmiths' Notes*, il tira la conclusion que des billets de banque devaient être consignés en étant garantis par une quantité d'or suffisante, mais que des billets de banques en surplus, par exemple par des achats d'échanges non exigibles, pouvaient être donnés.¹⁸ En outre, des crédits en gage — ce qu'on appelait les crédits lombards — furent concédés. Des commerçants pouvaient, par exemple, mettre en gage des denrées pour disposer de liquidité à courte ou moyenne échéance. Plus tard la pratique s'installa de mettre en gage des valeurs ou titres. Ces titres pouvaient être aussi des prêts d'état. Le financement de l'état par les billets de banque qui était, à proprement parler déjà, exclus à l'époque trouva toujours une petite porte d'entrée au travers de l'histoire pour ce faire. Actuellement ce financement est poussé à l'excès dans le monde entier, comme l'évolution le révèle des sommes du bilan des banques centrales dirigeantes.¹⁹

15 À l'endroit cité précédemment, p.10.

16 L'armement de la flotte de guerre servait, il est vrai aussi, la protection du commerce maritime menacé par les navires corsaires français. Des intérêts privés étaient aussi concernés.

17 Josef Löffelholz : *op. Cit.*, p.16.

18 Les marchands pouvaient se procurer du numéraire si besoin par ce moyen. Étant donné que dans le contrat d'échange, qui était à payer à échéance, un intérêt était comptabilisé, celui-ci avec « l'escompte » pouvait être « dégage » de la comptabilité.

19 Les sommes du bilan des banques centrales montrent combien d'argent de la banque centrale est créé. Les billets de banques achètent pour cela principalement des prêts d'état sur le marché public et entre temps aussi beaucoup d'autres titres ou valeurs. Pendant le mandat de Mario Draghi (de 2013 à 2019) [rebaptisé « Super-Mario » par des facétieux, *ndt*] la somme du bilan de la BCE passa d'environ 2 billions d'€ à environ 4,3. Pendant la crise de la corona elle a crû en une année jusqu'à 7 billions. Des évolutions analogues se

Travailler en vue de l'équilibre

La vie juridique-politique trouve ses limites en celles de l'état, alors que la vie économique est déterminée par des contextes qui se sont développées bien loin au-delà des frontières politiques. C'est pourquoi les gouvernements ne peuvent guère édicter de mesures intervenant arbitrairement dans la vie économique, mais doivent plutôt bien réfléchir sur les répercussions qu'elles y entraînent. D'une certaine manière, l'espace politique-juridique représente un monde intérieur qui doit être mis dans une relation juste avec le monde extérieur de l'économie. Sauf que cet espace politique-juridique intérieur fut tout d'abord considéré comme le domaine économique propre et une distinction fut faite entre commerce intérieur et commerce extérieur. La relation au commerce extérieur fut instinctivement placée au début sur celle de l'argent des métaux précieux en circulation. Les premiers économiques faisaient l'observation que lorsque leur pays menait une guerre, par exemple, plus de denrées étaient achetées à l'étranger que celles vendues là-bas. Le commerce extérieur renvoyait donc à un déséquilibre. La conséquence en était que les monnaies s'écoulaient vers l'étranger tandis que dans le pays, les moyens de paiement se réduisaient et devenaient étriqués. Cela provoquait un recul des demandes payables en denrées et les commerçants commençaient à baisser les prix. Cela rendait en revanche les marchandises intéressantes pour les acheteurs étrangers qui augmentaient leurs achats de sorte que les monnaies d'or ou d'argent ré-affluaient dans le pays en retour. En conséquence, le niveau des prix remontait. Les monnaies métalliques, ainsi en concluait-on provoquaient donc une régulation naturelle du commerce extérieur.

De ces observations une théorie monétaire est née qui veut strictement lier la valeur de l'argent au métal noble ; raison pour laquelle on l'a dénommée « métallisme ». Mais d'autres observations s'y opposent. Ainsi on a remarqué que précisément dans les pays où les pièces devenaient rares, une tendance existait à les abîmer en les rognant. Les pièces devenaient donc de plus en plus légères et leur valeur marchande s'écartait de plus en plus de leur valeur de frappe. Les mauvaises pièces étaient dépensées à l'intérieur du pays, où elles étaient acceptées selon leur valeur nominale, les bonnes pièces étaient utilisées pour le commerce extérieur. Les pièces légères refoulaient donc les pièces lourdes dans la circulation intérieure de la monnaie.²⁰ Une telle situation était apparue en 1695 en Angleterre. Il y avait une telle pénurie en argent ductile, que les ateliers de frappe de la monnaie n'étaient plus guère en situation de frapper de nouvelles pièces. Or le poids de la monnaie en circulation s'était réduit de moitié entre temps. Pourtant les gens acceptaient ces pièces, car ils avaient confiance que tôt ou tard, le gouvernement les reprendrait à leur valeur nominale.²¹ Or cette confiance fut certes aussi déçue — comme si souvent — pourtant cela amena quelques théoriciens à l'idée que l'argent pût être aussi un signe pur. L'état dût seulement ensuite créer les conditions justes afin que les gens eussent aussi confiance dans ce signe.

Le « nominalisme », comme ce courant monétaire théorique²² fut appelé, pose des exigences essentiellement plus hautes à l'organisation consciente de la structure économique que le « métallisme ». Car il requiert un travail qui vise à trouver un équilibre économique. À la première place s'y trouve l'équilibre de l'économie extérieure : à longue échéance, les marchandises importées et exportées doivent pouvoir s'équilibrer.

Il serait possible de créer un lieu de *clearing* [en anglais dans le texte pour « compensation », *ndt*] international, purement à partir du point de vue du commerce extérieur, qui sert en plus à compenser les commerces de denrées internationales les unes avec les autres. Cette compensation pourrait s'effectuer sur la base d'une monnaie artificielle qui fût fixée d'après les points de vue des marchands. Un tel lieu de *clearing* serait à penser comme une institution publique des divers domaines économiques et non pas comme une institution politique.²³ Les messes de marchands changeurs mentionnées plus haut étaient pareillement des institutions purement économiques. Si des déséquilibres se présentaient dans le commerce de manière durable, ceux-ci devaient être débattus dans un conseil adéquat où étaient représentés les espaces économiques concernés. Il fallait trouver des solutions au moyen desquelles travailler de nouveau à un équilibre. On pourrait caractériser un tel organe

révèlent dans le monde entier.

20 Cette observation est désignée dans la théorie économique comme la « loi de Gresham ».

21 Voir Bounatian, pp.28 et suiv.

22 L'expression « nominalisme », dérivée de « valeur nominale » fut plus utilisée dans les théories économiques socialistes et elle est aujourd'hui moins courante. À sa place est apparue l'expression « chartalisme », qui considère l'argent comme un bien public et avec cela, comme l'affaire de l'état.

23 John Maynard Keynes a proposé une telle institution en 1944, à la conférence de Bretton Woods, où fut négociée la collaboration économique internationale pour le temps d'après-guerre. Sa proposition d'une *Clearing-Union* visait dans la bonne direction, quand bien même encore pensée de manière très politique. Il voulait créer une monnaie artificielle, le *Bancor* pour la compensation, par laquelle fût empêché qu'un domaine monétaire national ne se crée des avantages en faisant en sorte que sa monnaie soit une monnaie guide.

comme une association mondiale et les processus de compensation qui y auraient lieu sur la base d'une monnaie de compensation comme une tenue de compte mondiale.²⁴

Le métallisme voit dans la séparation de l'argent d'une valeur substantielle le porche et la porte ouvertes pour l'arbitraire de l'état. Il a raison dans la mesure où les évaluations nominalistes actuelles considèrent la création de l'argent d'achat à partir du néant (ce qu'on appelle l'argent-*fiat*) et le mélangent avec l'argent de crédit qui est de plus en plus engagé au financement des dépenses de l'état. Pourtant il ne peut s'agir d'en revenir aux monnaies garanties et couvertes par l'or. Il s'agit beaucoup plus de développer l'argent d'achat aussi loin qu'il soit couvert par le processus de productions qui se trouvent derrière. Ensuite il est seulement un signe qui représente une valeur, mais dans le même temps aussi, un instrument de perception pour le processus de production économique.²⁵ Le nominalisme de la théorie monétaire a ôté à l'argent toute possibilité de devenir un tel organe de perception. L'organisation des processus de l'argent d'achat et donc les opérations de paiement, est une tâche exigeante qui doit être menée avec le plus grand désintéressement. L'actuel argent-*fiat* de l'état en est le contraire : il lie des intérêts d'état avec ceux des grands consortiums et devient avec cela un pur moyen de pouvoir de groupes égoïstes.

Vie économique et troisième septennat de la vie

Mais qu'est-ce cela a encore bien à faire avec la pédagogie Waldorf ? Eh bien un problème fondamental c'est que l'enseignant Waldorf, face à ses élèves est censé disposer de facultés qu'il ne connaît lui-même pas du tout. Rudolf Steiner était manifestement très conscient de ce problème lors de la fondation des écoles Waldorf. Lui-même n'avait pas encore donné en effet à l'époque — en dehors de quelques rares déclarations mais très fondamentales [par exemple, au sujet de la tendance générale et irrésistible de la globalisation inhérente à l'économie, déjà, *ndt*] — de présentations systématiques au sujet de l'économie. Celles-ci ne s'ensuivirent qu'en 1922 avec le *Cours d'économie politique*, lequel fut pourtant très difficile à comprendre déjà pour les économistes de l'époque qui y assistèrent. Ils devaient en effet façonner de la manière la plus variée des contenus spirituels et dans le même temps maîtriser des tâches pratiques. Manifestement quelque chose fut prédisposée à l'époque qui ne pouvait être maîtrisée seulement d'une manière très progressive et lente bien plus tard par les êtres humains qui la reçurent. Mais Rudolf Steiner a donné aux professeurs de l'époque vraiment beaucoup d'incitations au sujet de ce qu'il fallait traiter dans les cours en fonction de l'âge des élèves, afin qu'ils aient la possibilité de développer un regard juste pour le vie économique.²⁶ Or, il était important pour lui qu'avant l'âge de la puberté, les élèves puissent avoir étudié certaines techniques économiques comme le calcul d'intérêt, la comptabilité commerciale et des bases élémentaires de la tenue de compte :

Si on lui [à l'élève de l'école Waldorf, *ndt*] apporte ces concepts trop tard, cela veut dire véritablement encore compter seulement sur son égoïsme pour les lui apporter par la suite. Or nous ne comptons guère encore sur son égoïsme lorsque nous donnons à l'être humain de 12 ans, quelques éléments des concepts du change et choses analogues sur les idées de la comptabilité commerciale et autres.²⁷

Après la puberté, le danger existe donc que l'élève ne veuille étudier ces techniques que pour les engager à ses fins personnelles. Les facultés doivent être prédisposées en lui afin, pour ainsi dire, qu'il puisse voir « au-delà du bord de son assiette » et apprendre à comprendre comment ces choses opèrent dans la vie. De ce fait, c'est dans le troisième septennat de vie qu'est prédisposé l'amour générale de l'être humain. Celui-ci est nécessaire pour collaborer en cela à ce que les institutions du bien public de la vie économique puissent se former et en résulter, telle qu'une saine gestion concrète de l'argent, laquelle est ensuite économique [au sens « primal » du mot, *ndt*], lorsqu'elle est conduite dans un complet désintéressement. Car c'est seulement ainsi qu'une base est posée pour être en mesure de résoudre la question cardinale de la vie économique.

Si ces concepts économiques élémentaires sont prédisposés dans le second septennat de vie, alors des considérations différenciées au sujet de la vie économiques peuvent être abordées et introduites au sujet de notre

24 De tels systèmes de compensation se laissent penser sur les niveaux les plus variés. D'authentiques associations économiques ne peuvent se former que si elles peuvent gérer elles-mêmes leurs processus financiers. Car seuls ceux-ci fournissent les données exactes qui peuvent être utilisées pour le conseil de la formation du prix. Voir ma série : *Au sujet de la composition du Cours d'économie politique*, en particulier la partie II : *L'argent du futur* accessible en numéro spécial accessible par : <https://diedrei.org/sonderhefte>

25 Voir Stephan Eisenhut : *L'énigme de l'argent — Le bilan de la production matérielle et spirituelle dans l'organisme économique* dans *Die Drei* 6/2019, pp.31 et suiv. [DDSE619.Doc, *ndt*]

26 Au sujet de ce thème, Johannes Mosmann a rassemblé et commenté des déclarations importantes de Rudolf Steiner, voir *Économie et Dreigliederung sociale dans le plan d'études des écoles Waldorf*, édité par Johannes Mosmann, impression privée, 2013.

27 Du même auteur : *Art de l'éducation — Éléments méthodologiques et pratiques (GA 294)*, Dornach 1990, p.191.

système financier dans son ensemble dans le troisième septennat de vie. Or à l'encontre de cela le fait s'oppose actuellement dans les écoles Waldorf qu'il faille préparer les élèves à l'*Abitur*. En effet l'enseignement de l'état pénètre par ce biais par la porte « de derrière » laissée ouverte de la pédagogie avant de maîtriser à la prochaine occasion favorable, la totalité de l'esprit qui y règne.

Or Rudolf Steiner avait une image différente. Il ne voulait pas que des enseignants éduqués et formés dans les institutions de l'état, amènent cette pensée dans les degrés supérieurs de l'école Waldorf, d'une certification d'état qui vienne clore une période d'étude. Il pensait beaucoup plus loin à savoir que les enseignants en compagnies de personnes trouvant actives dans les domaines pratiques de l'économie, élaborent un véritable art de vivre de la vie économique. Ce qu'il caractérisait ici comme « pratique » pouvait intervenir, à partir de points de vue supra-ordonnés à la vie économique elle-même, qui sont orientés sur un intérêt authentiquement humain [*l'algemein menschlich concernant sa vocation à réaliser la fraternité sociale, ndt*]. Dans une telle collaboration pratique, entre enseignants et spécialistes de la vie économiques en œuvre — dans l'esprit d'une aspiration à un conseil culturel, qui puisse être prédisposée dans la période scolaire.— il voyait la possibilité que se développe une doctrine économique conforme à l'époque.²⁸

Si les enseignants comprennent un jour que la perception du monde économique extérieur peut avoir lieu au-delà des processus des opérations de paiement, alors ils reconnaîtront que l'argent d'achat correspond au nerf dans l'organisme humain. S'ils comprennent comment le Je de l'être humain, en configurant le capital, opère dans la vie économique, alors ils verront pourquoi le capital est comparable, quant à lui, au sang de l'organisme humain. Ils seront ensuite capables de suivre par la pensée la raison pour laquelle une association entre la gestion du capital et celle de l'argent dans une instance politique ne peut mener qu'à la formation d'une vie économique égoïste et hypersensible aux crises, tandis que la séparation entre ces deux domaines rend possible une configuration harmonieuse des processus économiques. Ces efficacités des forces pédagogiques qui ont été façonnées à l'appui des bases anthropologiques de la pédagogie Waldorf, pourront dès lors aussi se voir reconnues comme directement actives également dans la vie sociale.

Die Drie 1/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Stephan Eisenhut, né en 1964 à Coblenz, études en économie politique à Fribourg en Brisgau, thème de recherche sur *Les fondements de science spirituelle en science social chez Rudolf Steiner*, formation d'instituteur à Mannheim, 1997-2000, enseignant à l'école Rudolf Steiner *Mittelrhein*, de 2001 à 2018 ; gérant de la société de publications Mercurial (GmbH) et depuis 2015 rédacteur de cette revue — Dans le cadre de l'*Institut D.N. Dunlop*, Stephan Eisenhut a développé une série de vidéos sur l'idée de la *Dreigliederung* de l'organisme social : www.dndunlop-institut.de/dreigliederung/
Courriel : eisenhut@diedrei.org

28 Du même auteur : *Conférences avec les enseignants de la libre école Waldorf à Stuttgart de 1919 à 1924, (GA 300a)*, Dornach 1975, pp.84 et suiv. [Steiner voyait ici encore beaucoup plus loin que ce qui a été tenté seulement depuis 1967, en France : par exemple : les options analyses biologique et biochimiques, industries alimentaires et diététique de la seconde année l'IUT de biologie (grâce à des hommes comme le professeur Bernard Montuelle de l'UST de Lille 1, extraordinaire pédagogue universitaire visionnaire et bienveillant, qui mourut prématurément à 51 ans!) ou celle de la formation en IUT aux métiers du livre, ndt]